

Ces enfants qui changent de sexe

Les demandes de changement de sexe augmentent parmi les jeunes. Leur prise en charge pose de nombreuses questions.

La nouvelle a surpris, en Suède, l'un des pays pionniers dans la prise en charge des enfants transgenres. En mars dernier, le prestigieux hôpital suédois Karolinska, à Stockholm, annonçait refuser désormais tout traitement hormonal aux nouveaux patients mineurs souffrant de dysphorie de genre, un mal-être provoqué par une inadéquation entre le sexe biologique et le sexe ressenti. En cause : un principe de précaution quant à l'efficacité de ces traitements. La patrie du Nobel n'est pas la seule à soulever la nécessité d'être à l'avenir plus vigilant. Au Royaume-Uni, depuis novembre 2020, à la suite d'un procès intenté par une jeune transgenre contre une clinique de Londres, les traitements hormonaux sont eux aussi refusés aux patients les plus jeunes, dont le consentement n'est pas jugé suffisamment éclairé. À Stockholm comme à Londres, un même constat : une augmentation des demandes de changement de sexe, parmi les jeunes. Un phénomène qui n'épargne pas la France.

Voilà quelques années que la dysphorie de genre y prend de l'ampleur. « C'est un raz de marée », va jusqu'à estimer Serge Hefez, l'un des premiers psychiatres à avoir lancé des consultations spécialisées, à Paris. La réalité est qu'il n'existe pas de chiffres précis. Pour la France, les associations estiment à 15 000 le nombre de personnes transgenres. Elles seraient 1,5 million aux États-Unis. Et les structures se multiplient à Lille, Bordeaux, Strasbourg. Effet de mode ? « Libération de la parole. L'information circule davantage aujourd'hui », répond Agnès Condat, pédopsychiatre. Elle-même a accueilli plus de 200 jeunes patients, depuis huit ans. Certains éprouvent une incongruence de genre depuis l'âge de 4-5 ans.

Impossible de savoir précisément l'origine de ce décalage identitaire, théorisé dans les années 1950 et retiré, en 2018, de la liste des pathologies mentales de l'OMS. « Les causes de la dysphorie de genre sont multifactorielles », précise Agnès Condat. De nombreuses hypothèses ont été avancées : psycho-familiales (rela-

tion père-fils ou mère-fille dégradée), biologiques (anomalie dans l'exposition aux androgènes), environnementales, etc. Aucune ne s'appuie sur un corpus suffisant de données pour être validée.

Face à ces patients jeunes et mal dans leur peau, la mission s'avère délicate pour les praticiens : comment faire la part des choses ? « L'enfance puis l'adolescence sont des périodes charnières du développement psychique et sexuel », rappelle Serge Hefez. Tout adolescent ou adolescente se voit ainsi éprouvé dans son identité. Comment distinguer classiques tourments de l'adolescence et vrai malaise de genre ? « La dysphorie de genre est un phénomène de mode ou plutôt d'actualité, autour d'une question somme toute très banale : qu'est-ce que veut dire être une fille, qu'est-ce que veut dire être un garçon ? » pointe Christian Flavigny, pédopsychiatre, psychanalyste, et préoccupé face à l'ampleur du phénomène « trans-identitaire », chez les jeunes.

Comment distinguer classiques tourments de l'adolescence et vrai malaise de genre ?

Une interrogation qui a bousculé Chloé, 24 ans. Dans sa vie d'avant, elle portait un prénom masculin et pratiquait le rugby. Mais il y a deux ans, celle qui est encore un jeune homme aux yeux de l'état civil décide d'entamer une « transition », pour devenir femme. Un désir présent en elle depuis plusieurs années. « Depuis l'adolescence, je me suis toujours dit que je préférerais être une fille », dit-elle. « Mais je me disais aussi que ce n'était pas possible, alors je refoulais », ajoute-t-elle, racontant une sensation d'oppression, d'angoisse et ce « sentiment diffus » de ne pas se « reconnaître » en se regardant dans une glace. C'est en effectuant des recherches sur Internet que Chloé a fini par mettre un nom sur son malaise identitaire.

« Je me suis posé plein de questions, se souvient Chloé. Est-ce que cette sensation de ne pas être à ma place venait d'autres problèmes dans ma vie ? » Des questionnements écoutés par les équipes médicales.

Suite page 16. ●●●



Anastasiia - stock.adobe.com

Ces enfants qui changent de sexe

«On ne se lance pas dans une transition du jour au lendemain. Les patients sont suivis, en moyenne, au moins un an. Voire deux.»

repères

À lire

Transitions. Réinventer le genre, par Serge Hefez. Une analyse intéressante du phénomène transgenre, par l'un des pionniers de la prise en charge chez les jeunes. Calmann-Lévy, 19,90 €.

Aider les enfants «transgenres». Contre l'américanisation des soins, par Christian Flavigny. Le pédopsychiatre s'inquiète de l'ampleur prise par le phénomène de transidentité. Téqui, 8,50 €.

À voir

Petite fille, de Sébastien Lifshitz. Ce documentaire suit Sasha, né garçon, mais qui se sent fille depuis l'âge de 3 ans. Disponible sur Netflix et en vidéo à la demande (VoD) sur le site d'Arte.

Girl, de Lukas Dhont. Lara, 15 ans, rêve de devenir danseuse mais doit se battre contre son corps, puisqu'elle est née garçon. Disponible en DVD et VoD.



Les questionnements peuvent débuter avant la puberté.

Rekina Katya/Ekaterina - stock.adobe.com

●●● Suite de la page 15.

«On ne se lance pas dans une transition du jour au lendemain», fait observer Agnès Condat. Les patients sont suivis, en moyenne, «au moins un an. Voire deux.» Psychothérapie, groupe de parole... il s'agit «d'explorer» le désir de changement de sexe de l'enfant, de l'éprouver. Sur le long terme.

Toute demande «ne débouche pas sur un destin transgenre», remarque d'ailleurs Serge Hefez. «Des enfants viennent une fois, deux fois, puis ne reviennent pas.» Mais parfois, les questionnements demeurent, parce qu'ils sont «profondément ancrés. Là, nous ne parlons pas d'un petit garçon qui pour s'amuser met quelquefois les chaussures à talon de sa mère ou d'une petite fille garçon manqué», ajoute Agnès Condat. Ces patients-là éprouvent «une grande souffrance», qui se manifeste par «des dépressions», des troubles alimentaires, des difficultés d'intégration... «Environ 30 à 40 % des jeunes que nous recevons ont fait des tentatives de suicide ou décroché scolairement», précise encore Agnès Condat. Les jeunes

qui s'engagent dans des parcours de transidentité «s'accrochent avec ténacité», décrit Serge Hefez.

Un parcours de transition débute souvent par une transition «sociale» et un changement de prénom. Sans que celui-ci soit forcément, dans un premier temps, inscrit à l'état civil. Des bloqueurs de puberté peuvent

être parfois administrés à partir de 11-12 ans, pour freiner le développement des caractères secondaires du sexe, genre dans lequel l'enfant ne se reconnaît pas (la pilosité, la poitrine). Les effets sont toujours réversibles. «C'est une façon de laisser du temps», explique Agnès Condat, surtout chez les plus jeunes. «Moins de

50 % des enfants que nous recevons se disent transgenres avant la puberté. Celle-ci est en revanche souvent un tournant dans la construction de l'identité de genre. Et 80 % des demandes de changement de genre formulées à ce moment-là persistent.»

Un «leurre», pour Christian Flavigny, qui déplore la surmé-

dicalisation des malaises identitaires. «Que reflète la demande d'un enfant de changer de sexe?, interroge-t-il. Les militants diront qu'il y a une erreur de la nature.» Mais pour Christian Flavigny, ces enfants pâtissent surtout d'un problème de transmission. «On naît garçon ou fille, selon la réalité du corps. Comment devient-on dès lors un garçon ou une fille? Par l'identification envers le parent du même sexe. Dans le cas de ces enfants, la connexion ne s'est pas faite», affirme-t-il. Il faut donc rétablir le lien. Le problème, c'est que l'approche française des malaises dans l'identité sexuée est délaissée «pour un abord à l'anglo-saxonne», regrette le médecin, c'est-à-dire mettant l'intime à l'écart et obéissant à la volonté.

Si l'existence de la dysphorie de genre n'est jamais niée, la même préoccupation concernant sa surmédicalisation avait déjà été pointée, en janvier 2021, à la suite de la diffusion du documentaire *Petite fille*, sur Arte. ●●●

témoignage

«J'ai culpabilisé, au départ»

Gabrielle, mère de Théa, née garçon (1)

«La première fois que notre fils nous a dit que plus grand "il voulait lui aussi avoir un bébé dans le ventre", nous avons souri. Il avait 5 ans, j'étais enceinte de mon deuxième fils, cette phrase nous a semblé un classique. Mais au fil des années,

il a continué à exprimer un mal-être. Il ne nous disait pas "Je veux être une fille" mais "Je suis une fille". Il pleurait quand je l'emmenais chez le coiffeur et demandait qu'on ne lui coupe pas les cheveux. Il traversait des périodes de mélancolie. Nous sommes allés consulter un psychologue, qui nous a orientés vers une consultation spécialisée. Aujourd'hui, Théa a 18 ans et a entamé sa transition il y a un an. Ce n'est pas évident pour un parent, au départ. Je continue à faire des gaffes, à me tromper de prénom, de pronom, à dire lui ou Il quand je parle de Théa avec mon mari. C'est un réflexe.

Théa était compréhensive, au début. Là je sens que de plus en plus ça la blesse. Mais c'est compliqué de balayer dix-huit ans d'habitudes. On élève un petit garçon et on retrouve une jeune fille! C'est presque comme un deuil. Je dis bien "presque". J'ai culpabilisé au départ: mère de quatre garçons, est-ce qu'inconsciemment, quand j'étais enceinte, j'aurais aimé avoir une fille? Les médecins m'ont expliqué que le souhait parental ne rentrait pas en ligne de compte. Cela m'a rassurée.»

Recueilli par Alice Le Dréau

(1) Les prénoms ont été changés

à lire



Un été géométrique

Pythagore à la plage
de Jean-Paul Delahaye,
Dunod, 192 p., 15,90 €

Géométrie
de David Acheson,
Flammarion, 288 p., 21 €

On ne fête pourtant ni sa naissance ni sa mort, mais voilà Pythagore à l'honneur de deux ouvrages fort bien pensés. Le premier, *Pythagore à la plage* du mathématicien français Jean-Paul Delahaye, est plus « numérique ». Partant du théorème de Pythagore, il nous entraîne dans les méandres des nombres, de la suite de Fibonacci à la quadrature du cercle, en passant par des nombres premiers, réels, ou encore transcendants. Si certaines démonstrations et conjectures s'avèrent un peu trop ardues pour la plage, la majorité de l'ouvrage distille un savoir bienvenu et parfois surprenant. On y (re)découvre la corde des druides pour tracer un triangle rectangle ou l'étrange loi de Benford qui veut que, quel que soit le domaine, le premier chiffre d'un nombre est le plus souvent un « petit » chiffre.

Moins riche mais nettement plus concret, le livre du Britannique David Acheson, professeur émérite à Oxford, aborde le théorème de Pythagore et la géométrie qui en découle avec de nombreux schémas. Avec de « simples » droites, triangles et cercles, un monde mathématique se dévoile. On comprend pourquoi la distance parcourue par notre tête sera toujours plus grande que celle parcourue par nos pieds, ou pourquoi l'angle incident d'un rayon lumineux est égal à l'angle réfléchi. Pour ceux qui sont restés fâchés avec les mathématiques ou ont dû faire école à la maison pendant le confinement, la lecture permet d'autres approches pour expliquer les grands principes géométriques et mathématiques. Plus besoin de répondre d'un ton las : « *Parce que c'est comme ça !* », quand l'enfant demande pourquoi deux droites parallèles ne se croisent pas.

Audrey Dufour

chronique



Laurence Devillers
Professeure en intelligence artificielle (IA) à Sorbonne
Université, chercheuse au CNRS (Saclay) (1)

Jusqu'où irons-nous dans la modélisation du langage?

Le langage est incroyablement riche, nuancé et d'une souplesse infinie. Il peut être familier ou soutenu, inventif ou informatif. Le langage est la composante fondamentale de la société. Les applications de l'IA en traitement automatique de la langue (TAL) vont utiliser de plus en plus des algorithmes d'apprentissage profond pour créer des modèles de langue.

Un modèle de langue est entraîné pour prédire le mot le plus probable dans un contexte de mots. De nouvelles approches naissent toujours pour transformer (Google, 2017) est un réseau de neurones utilisant de l'apprentissage profond sur une masse de textes, qui lui permet de découvrir les relations entre les mots. Il apprend les régularités les plus saillantes, sans être influencé par l'ordre des mots par un mécanisme d'attention. Les transformateurs permettent de nombreuses applications : la traduction, la détection de sentiments, la traque de discours haineux ou encore le développement de chatbots aussi appelés « agents conversationnels ».

Le système d'apprentissage Lamda (Google) utilise un transformateur, entraîné sur des données de conversation, qui permet d'engager un dialogue sur un nombre infini de sujets. Ce système aide ainsi à mieux saisir l'intention derrière les masses d'informations véhiculées par les mots écrits et parlés. Au cours de son entraînement, le modèle saisit par exemple plusieurs nuances qui distinguent les conversations ouvertes des autres formes de dialogue. Le modèle Switch-C avec 1 600 milliards de paramètres a été présenté en janvier par Google, il supplantait le modèle GPT3 d'OpenAI qui utilisait une technique prenant en compte l'ordre des mots, dotée déjà de 175 milliards de paramètres. La Chine vient de présenter le système WuDao 2.0 en juin avec 1 750 milliards de paramètres dont

le modèle est orienté vers l'anglais et le mandarin et sur des images et du texte. WuDao 2.0 est désormais le plus grand réseau de neurones artificiels jamais créé. Il n'a pas encore été clairement évalué!

Ces récents modèles ne sont pas disponibles en libre accès et contiennent de multiples biais implicites, notamment liés au caractère non vérifiable des données utilisées pour l'apprentissage. Les modèles de langage peuvent reproduire des préjugés, refléter des discours haineux ou reproduire des informations fausses. La priorité lorsque sont créées ces technologies est tout d'abord de s'assurer de minimiser les risques d'injustice et

La priorité lorsque sont créées ces technologies est tout d'abord de s'assurer de minimiser les risques d'injustice et de manipulation.

de manipulation. Par ailleurs, on pourrait aussi minimiser les dépenses d'énergie. Mais en dehors de cela, que sommes-nous en train de créer? Lorsque le meilleur traducteur automatique traduit un texte, le fait-il comme un humain? Non, il traduit dans une autre langue plus normée, résultat d'une collection de données. Comment ses nouveaux usages vont-ils nous faire évoluer? Vont-ils standardiser nos connaissances et comportements ou au contraire augmenter notre créativité? Il est nécessaire de se donner les moyens d'étudier les effets de ces technologies sur notre langage et nos rapports humains. En cela, l'Europe a un rôle à jouer.

(1) Les Robots émotionnels, Éd. de l'Observatoire, 2020.

témoignage

« Mon mari vit la transformation de notre fils comme un deuil »

Laurence, mère de Lisa, née garçon (1)

« Notre enfant est enfant unique. Mon mari a vécu la transition de notre fils, pour devenir fille, comme un vrai deuil. Il s'est senti atteint dans la transmission, s'est demandé s'il avait loupé quelque chose. Il est devenu sombre, encore plus taiseux, lui qui ne parlait déjà pas beaucoup. Une nuit, je l'ai même entendu pleurer. Ce qui lui fait de la peine, c'est tout ce qu'il avait projeté sur son fils, de façon assez cliché parfois, je l'avoue (les discussions entre hommes, les soirées foot...) et la

perte de la transmission du nom. Je lui explique que sur ce dernier point, si ce n'est que ça, des solutions administratives existent. Je lui explique qu'il a plus à perdre en rompant les liens avec sa fille qu'en acceptant son changement. Pour l'instant, il reste sur la défensive, et moi j'essaie autant que je peux de faire le lien entre eux deux. Force est de constater que Lisa est heureuse, épanouie. Elle a changé de genre, mais pas de caractère : elle est toujours brillante, drôle, sa personnalité n'a pas été modifiée du tout au tout! Votre enfant ne devient pas un autre! J'ai juste une interrogation : elle a l'air sûre d'elle, mais je ne voudrais pas qu'elle ait des regrets plus tard. Mon message aux parents : écoutez votre enfant, sans jugement ; parlez avec les médecins. Vous avez le droit de prendre votre temps pour accueillir la nouvelle. »

Recueilli par Alice Le Dréau

(1) Les prénoms ont été changés

●●● Le film, qui accompagne la transformation d'un petit garçon, Sasha, en petite fille, avait incité plusieurs spécialistes à signer une tribune dans *Marianne*. « L'enfant ne choisit ni ses parents ni son sexe, ni son nom en naissant. Il passe sa vie à composer avec ce qui ne lui est pas donné d'emblée, pour mieux s'en accommoder et devenir ce qu'il est avec ce qu'il n'a pas choisi. C'est ce principe qui est fondateur du genre humain. Il est contraint, il ne peut pas tout », écrivaient alors les signataires.

Ce que craignent Christian Flavigny et ses confrères? « Des surdiagnostics suivis, à l'âge adulte, de regrets et de grands désarrois. » Aux États-Unis et au Canada, des études font état de « détransitionneurs », des adultes regrettant la démarche entamée quelques années plus tôt. « Une minorité, autour de 5 % », estime Serge Hefez, qui insiste sur la vigilance des équipes médicales en France, qu'il résume en une formule. « Un enfant qui demande à changer de sexe doit être pris au sérieux, mais pas forcément pris au pied de la lettre », alerte-t-il.

D'autant que ces jeunes peuvent-ils vraiment consentir à une procédure de changement de genre? C'est une autre question éthique qui travaille les mé-

decins et dont Agnès Condat se fait l'écho. « Un enfant n'a pas les mêmes moyens qu'un adulte de recevoir une information éclairée, admet-elle. Alors on explique encore et encore, on précise bien les conséquences du processus de transition à nos patients. » Pour un mineur, aucune décision n'est prise sans l'autorisation des deux parents. Et aucun traitement hormonal ne sera lancé avant 16 ans. « Aucun parcours de transition ne se ressemble, pointe Agnès Condat. Certains jeunes transgenres vont changer de prénom mais ne vont pas prendre d'hormones. De même, tous n'éprouvent pas le besoin de se faire opérer. » Une apparence genrée (cheveux longs pour les filles, barbe pour les garçons...) suffit à certains pour aller mieux, comme c'est le cas pour Chloé, l'ancienne joueuse de rugby qui prend plaisir à porter des robes, se maquiller, sans pour autant jouer d'une « hyperféminité ».

« C'est déjà difficile d'être soi. Parce que la société est structurée autour de la différenciation du masculin et du féminin, ces jeunes nous bousculent, nous déstabilisent », décrypte Serge Hefez. Qui rappelle que, comme tous les enfants, les jeunes transgenres se construisent, aussi, « dans le regard de l'autre ».

Alice Le Dréau